28 Pluviose an 3

619.



NOUVEAUX
DIALOGUES DES MORTS.

DIALOGUE PREMIER.

ROBESPIERRE ET NERON.

NÉRON.

DEPUIS seize cens ans que je suis dans le Tartare, la victime des remords qui me consument, et des serpens qui me dévorent, voici la première ombre qui vient partager mon supplice et s'arrêter près de moi, tous les autres morts n'ont fait que passer en m'accablant d'imprécations ; ce sera peut-être un soulagement pour mes douleurs que de ne les pas endurer seul : il y a longtems que je n'ai joui de la douceur de voir souffrir quelqu'un. In-

620.

terrogeons cette ombre, et tâchons de savoir ce qui l'amène ici. Dis moi de grâce, ombre mélancholique, quel fut ton nom, quelle couronne tu as portée, quelles sont les causes du supplice auquel je te vois condamnée?

ROBESPIERRE.

Lorsque je saurai qui tu es, je te répondrai, ta physionomie et ton intonation annoncent une grande audace. Lorsque j'étais sur la terre, il en coutait cher à ceux qui avaient la hardiesse de me questionner, ou l'imprudence de me deviner: qui es tu?

NERON

Néron.

ROBESPIERRE.

Neron! ciel, mon supplice est complet, puisque la justice des hommes et celle des Dieux m'ont placé à côté de toi; nous avons répandu bien des flots de sang tous deux, mais je te porte envie, tu as régné, et je n'ai jamais pû y parvenir, je suis Robespierre.

NERON.

Robespierre! une foule innombrable de morts descendus depuis peu dans les enfers, et des



tinés à habiter paisiblement les Champs-Elisées, m'a fait assez connaître ton nom et tes fureurs. Viens prendre la place qui est au dessus de moi, je reconnais ta supériorité, je rends hommage à ton génie, et je vois avec plaisir que l'équité du ciel a livré tes entrailles à des serpens cent fois plus énormes, plus nombreux, et plus affamés que ceux qui me déchirent; il faut que tu ayes furieusement offensé les dieux, car je croyais jusqu'à présent être de tous les mortels, celui qu'ils détestaient le plus.

ROBESPIERRE.

Nous nous sommes cruellement trompés tous deux; ennivrés de l'amour du pouvoir et du desir de dominer, voila donc le fruit de tous nos efforts: nous sommes la pâture des serpens, la proye des remords, et les justes objets de l'exécration de l'univers: nous voyons clair à présent, nous sommes dans un séjour horrible, où toutes les illusions s'évanouissent; mais tu dois cependant convenir que tu as été plus coupable que moi. Tu étais maître du monde, l'univers t'obéissait en silence, ton ambition n'avait aucun obstacle à renverser: richesses, honneurs, plaisirs, tu possédais tout, et pour vivre parfaitement heureux, tu n'avais

6ZL.

qu'à t'occuper du bonheur de tes sujets : ils t'auraient même encore chéri, si, en ne pensant qu'à toi, tu ne t'étais pas attaché comme une furie, à les persécuter et à remplir la malheureuse Rome d'effroi, de pillage, de viols, de ruine et de sang. Tes forfaits sont d'autant plus odieux, qu'ils ne t'étaient pas nécessaires : mon sort fut bien différent, né simple Citoyen, sans rang, sans fortune, sans pouvoir, brûlant d'arriver au trône dans un pays qui venait de conquérir la liberté, j'avais besoin d'abatre tout ce qui était au dessus de moi, en dignité, en richesse, en pouvoir, en talens et en énergie. Tous mes crimes m'étaient utiles, ils sont excusables.

NÉRON.

Ne crois pas, malheureux, que je te laisse cette légère, consolation de te croire moins atroce que moi. Je fus un monstre de cruauté tu fus plus, tu fus un monstre d'hyppocrisie. J'immolais mes victimes en les proscrivan taudacieusement ; tu égorgeois l'innocence au nom d'un être suprême. Tes assassinats étaient juridiques, tu déguisais perfidement ton ambition en patriotisme, tes haines en vertu, ta soif du sang en autorité, ta fureur contre les riches

en amour des pauvres, ta jalousie contre les savans en philosophie, tes complices en héros, tes espions en patriotes, tes ennemis en conspirateurs, et tes boureaux en magistrats. Il m'était bien plus difficile qu'à toi de m'arrêter sur la pente du crime, j'étais empereur, tu étais citoyen ; je régnais dans Rome asservie, tu habitais un pays libre, je fus environné d'esclaves, tu étais entouré d'égaux ; à chaque pas tu pouvois entendre la vérité, elle me fuyait partout ; les proscriptions passées, les conjurations récentes, le souvenir des guerres civiles, les maximes de mes prédécesseurs, la bassesse des Romains, la corruption des sénateurs, les intrigues des courtisans, la crapuleuse licence du peuple, me faisaient regarder des actes de sévérité, de cruauté, comme des moyens devenus nécessaires et des usages établis. Tout ce qui m'approchait flattait mes passions, aigrissait mes soupçons, aiguisait mes fureurs ; on applaudissait à mes faiblesses, on encensait mes crimes, on déifiait ma personne : toutes les fleurs qui parent les trônes, cachaient l'abyme sous mes pas. Mais toi, Robespierre ! Tu avais devant les yeux la déclaration des droits, tu vivais avec des hommes, personne ne flattait

624.

tes vices, on applaudissait aux vertus dont tu prenais le masque; tu savais tout ce qu'il fallait faire pour te couvrir de gloire, et pour mériter l'amour de tes concitoyens. Ils voulaient le règne des loix, de l'humanité, de la philosophie, de l'égalité, de l'industrie, de la vraie liberté; ils voulaient le respect des personnes et des propriétés; tu ne l'ignorais pas, c'est en leur promettant tous ces biens, que tu parvins à les en dépouiller : la révolution avait eu pour objet de détruire les bastilles; par tes ordres, la France fut couverte de cachots; on n'aimait pas l'ancienne police, tu peuplas ton pays d'espions; l'ancien code criminel avait paru trop dur, tu établis un tribunal de sang qui jugeait sans formes, condamnait sans examen, et envoyait sans les entendre, soixante victimes par jour à la mort; on avait détesté les impôts arbitraires, toutes les propriétés furent, sur un soupçon, aisies, dil apidées, confisquées; chacun de tes agens établissait des taxes selon son caprice : on soupirait après l'égalité, tu avais créé un patriciat de mendiants, de délateurs et de fripons, et tu avais condamné à la mort ou à la déportation tout homme qui avait le malheur d'avoir été prêtre, noble, riche, notairo, négociant ou homme de talent; on s'était révolté pour

obtenir la liberté de la presse, tu avais ravi aux français celle de la pensée : une larme conduisait en prison, une plainte était une conspiration, un mot un crime, une lettre un arrêt de mort. Les français avaient cru garantir leur liberté en en confiant la défense à un sénat nommé par le peuple, aucun sénateur ne pouvait émettre son vœu, s'il voulait te seconder, il devenait ton rival, s'il osait combattre ton avis, il était traître à la patrie, et, sans l'écouter, on la traînait à l'échaffaud. On ne ment plus ici, voilà le tableau de ta dictature, il n'est pas chargé. Comment peux-tu soutenir que ces crimes étaient nécessaires, et que les miens étaient inutiles ? En demeurant législateur et citoyen, tu ne courais aucun danger, tu marchais tranquillement à la gloire; rien ne pouvait te tromper, tes devoirs étaient tracés dans les écrits de tes contemporains, dans les loix de ton pays et dans tes propres discours. Mes crimes aucontraire me paraissaient utiles pour conserver ma puissance, pour calmer mes inquiétudes : j'ignorais mes devoirs, et tout ce qu'on disait, et ce qu'on m'écrivait, conspirait pour m'égarer.

ROBESPIERRE.

Sénéque et Burrhus t'avoient éclairé sur tes

devoirs, tu les payas de leurs leçons en les égorgeant : ta mère Agrippine t'avoit entouré des Romains les plus vertueux, tu l'as punie en l'assassinant, de t'avoir donné la vie et le trône. Tous les écrivains tous les orateurs célèbres de Rome, trompés par les premières années de ton règne, osèrent faire entendre quelques vérités, la mort fût le prix de leur énergie et le salaire de leurs talents; ta jalousie n'eût pas plus de bornes que ta luxure, la beauté fût toujours la proye de ton impudicité, et le mérite n'échapa jamais aux fureurs de ta basse envie

NÉRON.

Si dans mes fureurs j'ai fait mourir ma mère, mon frère, l'éloquent Sénèque, le sincère Burrhus, n'oublie pas que tu as dépeuplé la ville qui t'avoit donné le jour, que tu as décimé le sénat qui t'avoit admis, que tu as fait de la France entière un vaste tombeau Nous ne pouvons nier ni l'un ni l'autre, toutes ces cruautés dont l'histoire nous accuse, et qu'exécre le genre humain : mais au moins je m'étois borné à livrer à la mort les grands qui pouvoient me détrôner, les ambitieux qui vouloient me maîtriser, et quelques hommes très opulents dont les richesses

627.

tentoient ma cupidité, et pouvoient payer mes plaisirs. Semblable au Lion, je dévorais ce qui pouvoit me nuire, ou satisfaire mes appétits sanglants ; je faisais cependant subsister l'ordre social, je n'attaquais pas la masse des propriétés, le pauvre n'avait rien à redouter de moi, le vieillard paisible vivoit à l'abri de ma furie, l'enfance étoit épargnée dans mes proscriptions, la jeune femme modeste et retirée ne craignoit pas ma brutalité, et je laissois enfin à mes victimes le choix de leur mort : mais toi, Roberspierre ! comme le Tigre, qui massacre encore lorsque sa faim est assouvie, tu versais le sang pour le seul plaisir d'en répandre ; le riche, le grand, le pauvre, l'artisan, le noble, l'homme instruit, l'ignorant, l'intrigant, le citoyen paisible, la courtisanne déhontée, la jeune et modeste épouse, la respectable mère de famille, l'inocente enfance, la viellesse vénérable, tout étoit exposé aux poisons de tes dénonciateurs, aux chaînes de tes cachots, aux outrages de tes agens, à la hache de tes bourreaux. Ma conduite, je l'avoue, fût celle d'un tyran, ton règne fût celui d'un monstre en délire.

628.

ROBERSPIERRE.

Pourquoi nous joindre tous deux aux serpens qui nous déchitent, aux furies qui les excitent? mes crimes affaiblissent-ils les tiens? crois tu faire oublier le barbare plaisir que tu pris à voir Rome en cendres, et à contempler le corps palpitant de ta mère?

NÉRON.

La France couverte d'échaffauds, les fleuves et les mers rougis de sang, fûrent un spectacle plus agréable pour toi, il t'étoit réservé d'exécuter presqu'en totalité les idées horribles que j'osai concevoir. Je jouis, de penser que ton nom est devenu si odieux, qu'on le prendra désormais au lieu du mien pour le donner aux plus atroces tyrans; tu me feras presque oublier, voila la seule pensée un peu consolante, qui depuis tant de siècles soit venue soulager mes tourmens.

ROBERSPIERRE.

Ne te flatte pas, Néron, d'être jamais oublié! tes crimes sont à toi seul, les miens fûrent partagés par quelques amis aussi cruels, aussi coupables que moi.

NÉRON.

Je ne l'ignore pas, mais la foule de vos victimes et de vos forfaits est telle, que fussiez vous vingt à les partager, chacun de vous aurait encore à se reprocher plus d'atrocités que moi le moins criminel de vous pourroit présenter assez de titres pour se faire deux réputations comme la mienne. Deux ou trois de ces monstres sont près d'ici, j'espère qu'on nous en aménera quelques autres, et que je jouirai du plaisir de vous entendre disputer sur le rang que vous devez tenir dans le Tartare. Je te confierai même que Pluton m'a chargé secrettement d'être sur ce point votre juge.

ROBERSPIERRE.

J'avoue en gémissant Néron, que ce choix n'est pas trop injuste, puisque c'est toi que nous avons tous pris pour modèle. Chacun doit être jugé par ses pairs, et aucun de nous n'est en droit de te recuser.

De l'Imprimerie de BOULARD, rue neuve Roch N°. 156.